

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1927)
Heft: 63

Artikel: Un moraliste romain : Sénèque
Autor: Favez, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380128>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN MORALISTE ROMAIN : SÉNÈQUE

Sénèque est une des personnalités les plus remarquables de l'antiquité romaine. Depuis l'époque où il a vécu jusqu'à nos jours, il n'a cessé de compter de nombreux admirateurs et tout autant de détracteurs. Eloge et blâme ont été prodigués à l'écrivain et au moraliste, à l'homme privé et à l'homme public, au précepteur et au « ministre » de Néron. Rappeler cela, n'est-ce pas indiquer par là-même l'intérêt qu'offre l'étude de la vie, de l'œuvre et de la pensée de cet homme ? Cette étude ne saurait trouver place dans les cadres d'un modeste article de revue, car elle devrait être, en même temps, un exposé de la philosophie stoïcienne et une histoire de cette première moitié du premier siècle après Jésus-Christ si captivante tant du point de vue des faits historiques que de celui des idées morales.

Forcé de me borner, je ne parlerai ici que de Sénèque moraliste. (1) Peut-être pourrai-je montrer, en même temps, que ces anciens que d'aucuns croient si loin de nous sont en réalité tout près de nous, qu'ils ont encore parfois quelque chose à nous apprendre et que ce n'est pas perdre tout à fait son temps que de les étudier. Mais avant d'aborder mon sujet proprement dit, je demande la permission de dire quelques mots de la vie de Sénèque, afin de le mieux placer aux lieux et à l'époque où il a vécu.

(1) On consultera avec intérêt *La morale de Sénèque et le néo-stoïcisme* (1908), de M. Ch. Burnier, professeur à l'Université de Lausanne, à qui on doit encore d'autres études sur le néo-stoïcisme : *Le rôle des satires de Perse dans le développement du néo-stoïcisme* (1909), *La pédagogie de Sénèque* (1914), et *La valeur du témoignage d'Épictète* (1925).

L. Annaeus Seneca est né, dans les dernières années avant l'ère chrétienne, à Cordoue, dans cette Espagne qui a donné à la littérature latine les poètes Lucain et Martial et le rhéteur Quintilien. Ses parents étaient fort distingués. Son père est l'auteur d'une histoire de Rome, que nous avons perdue, et d'un ouvrage sur l'enseignement de l'éloquence, que nous avons conservé. Très attaché au passé, il avait la rigueur des principes des vieux Romains et parfois même leurs préjugés, ce qui ne l'empêchait pas d'être, sur certains points, original et en avance sur son siècle. C'était, de plus, suivant la formule consacrée, un bon époux et un bon père. La mère du philosophe, Helvie, était une femme de cœur. Elevée au fond de sa province suivant les graves principes des Romains d'autrefois, économe, dépourvue d'ambition et désintéressée, elle menait une vie simple et pure, contrastant singulièrement avec le luxe et les dérèglements de tant de grandes dames d'alors. Elle avait une culture philosophique assez rare chez les Romaines.

Mentionnons, à côté de ses parents, une tante de Sénèque, sœur de sa mère, à laquelle il était très attaché, et ses deux frères M. Annaeus Novatus (1) et M. Annaeus Mela, père de Lucain. Tous les renseignements que nous a transmis l'antiquité sur Sénèque et les siens, nous présentent l'image d'une famille heureuse, où régnait une rare union faite de tendresse et de dévouement.

Tout jeune, Sénèque vint à Rome dans les bras de sa tante ; ses parents l'y avaient probablement précédé. Il y suivit le triple cycle des études romaines : il prit surtout beaucoup de plaisir à l'école du rhéteur. Mais il était trop profond pour que l'enseignement de l'éloquence pût, à elle seule, le satisfaire. Il étudia la philosophie, et la philosophie le prit tout entier. Il lui resta fidèle toute sa vie ; parfois il semblait s'en écarter et l'oublier ; il y revenait toujours, et l'on sait que c'est en elle qu'il trouva le courage de mourir avec sérénité.

L'ardeur qu'il apporta à cette étude et des pratiques d'ascétisme auxquelles il se livra à cette époque de sa vie ébranlèrent

(1) Adopté par un Gallion, il prit, suivant la coutume romaine, le nom de son père adoptif, et c'est sous ce nom et en qualité de proconsul d'Achaïe que nous le trouvons à Corinthe, en 51-52, lorsque les Juifs traînèrent saint Paul à son tribunal. Cf. Actes des Apôtres, xviii, 12-17.

sa santé. Il dut se soigner : il alla à Pompéi et probablement en Egypte, dont les médecins vantaient le climat. Il n'en resta pas moins maladif toute sa vie.

Rentré à Rome vers l'an 31, il remporte au barreau des succès grandissants, qui lui attirent la jalousie de l'empereur Caligula. Par prudence, Sénèque cesse de plaider et se remet aux lettres et à la philosophie. En même temps, il fréquente le grand monde ; son œuvre, pleine de fines remarques psychologiques, prouve qu'il le connaît admirablement. Il lui arrive même parfois, dans des ouvrages fort sérieux, d'appuyer, avec une certaine complaisance, sur l'immoralité de son siècle, car il sait bien que rien ne plaît tant aux gens du monde que des récits scabreux faits avec esprit. « Disciple de l'antique sagesse, a-t-on dit de lui, il était en même temps l'élève de la société corrompue de son siècle. » (1)

Cette fréquentation du monde, de même qu'elle ne détournait pas son esprit des études sérieuses, ne fermait pas non plus son cœur aux affections du foyer. Il se maria et eut un enfant, qui mourut en bas âge.

A part ce deuil, Sénèque était en somme heureux. Riche, il jouissait de la faveur de ces cercles mondains où se font les réputations ; son renom d'écrivain s'affermissait ; l'avenir lui souriait. Tout à coup, un affreux malheur fondit sur lui, qui faillit briser sa carrière et consumer son génie : il fut impliqué par Messaline dans une affaire d'adultère avec Julia Livilla, sœur de Caligula et d'Agrippine. L'accusation était-elle fondée ou non ? il est difficile de le dire. Il semble bien cependant qu'elle était avant tout un prétexte, et que le but inavoué de Messaline était de se débarrasser d'un homme que son prestige et son autorité semblaient désigner d'avance comme le chef de l'opposition. (2) Quoi qu'il en soit, il fut jugé par le Sénat et exilé en Corse. C'était en 41.

Cet exil dura huit ans. Sénèque en fut rappelé en 49 par Agrippine qui, après la mort de Messaline, venait d'épouser l'empereur Claude.

Agrippine lui confia aussitôt l'éducation de son fils Domitius

(1) R. WALTZ, *Vie de Sénèque*, p. 70.

(2) On me permettra peut-être de renvoyer les lecteurs que cette question pourrait intéresser à l'étude que j'ai consacrée à l'exil de Sénèque dans l'Introduction de mon édition de la *Consolation à Helvie*.

Ahenobarbus, qui devait devenir tristement célèbre sous le nom de Néron. Ici commence l'époque la plus critique de la vie de Sénèque, qui, il faut bien l'avouer, est loin d'être exempte de faiblesses, de compromis, de lâchetés même. Son excuse, c'est la situation exceptionnellement compliquée dans laquelle il se trouve dès lors placé, et les difficultés qu'il rencontre dans sa charge de précepteur.

Les difficultés vinrent d'abord d'Agrippine. Sénèque pensait que le seul moyen de bien élever Domitius était de cultiver par la philosophie son âme et sa conscience. Agrippine s'y opposa : elle se méfiait de la philosophie et peut-être même la méprisait.

Les difficultés vinrent aussi de l'élève lui-même. Cette espèce d'artiste manqué, qui resta jusqu'à sa mort un cabotin grandiloquent et vaniteux, n'était attiré que par les dehors brillants et factices des choses et éprouvait une invincible répugnance pour les études abstraites et la méditation.

Enfermé dans les étroites limites d'un enseignement superficiel, Sénèque ne pouvait exercer aucune influence profonde et durable sur l'âme mauvaise du « monstre naissant », que d'ailleurs de redoutables hérédités poussaient au crime. Aussi, quand les passions indomptables de Néron commencèrent de se démasquer, Sénèque, ainsi que son collègue Burrus, se virent-ils obligés au triste expédient des demi-mesures. Faire trop sentir le mors à ce coursier vicieux, c'eût été, leur semblait-il, risquer de se faire désarçonner et exposer Rome à la férocité du monstre enfin débridé. Les concessions de Sénèque et de Burrus s'expliquent donc. Pas toutes cependant : par exemple, lorsqu'ils fermèrent les yeux sur le meurtre de Britannicus et d'Agrippine, il me semble qu'ils s'avilissaient moralement et qu'ils perdaient une occasion d'agir sur Néron.

Quoi qu'il en soit, la mort de Britannicus, en portant un coup sensible à la puissance d'Agrippine, augmenta celle de Sénèque, qui devint ce que nous appellerions, de nos jours, le premier ministre de Néron. Son ministère dura six ans, de 55-61. Ce furent des années de prospérité et de paix pour l'empire : anneau d'or dans la chaîne noire de hontes et de servile abaissement qu'avaient forgée les règnes précédents et que Néron ne tardera pas à reprendre. Sénèque réprima, autant qu'il le put, la vénalité, les exactions des publicains, le commerce honteux et criminel des déla-

teurs ; il accorda aux esclaves le droit de se plaindre en justice de leurs maîtres ; il réduisit le nombre des guerres.

Mais ce bonheur public ne dura pas. Néron contracte d'ignobles amitiés. Sous l'influence de sa maîtresse Poppée, il conçoit et exécute l'horrible dessein de tuer sa mère. A cette influence s'ajoute celle de l'infâme Tigellin. Burrus meurt en 62. Tigellin le remplace. Le Sénat perd sa puissance, s'avilit. Les hontes et les infamies des règnes de Tibère et de Caligula reviennent. Sénèque se sent seul : la mort de Burrus a porté un coup terrible à son autorité. Il demande à l'empereur l'autorisation de quitter la cour. L'empereur refuse hypocritement. Sénèque se crée alors une sorte de demi-retraite, où il travaille et médite ; son intelligence et son cœur, éclairés par les expériences variées et douloureuses de sa vie si agitée, lui dictent son œuvre la plus profonde et la plus originale : les *Lettres à Lucilius*.

Mais Néron, désireux de se débarrasser de son ancien précepteur, en qui il voit un juge de ses cruautés et de ses débauches monstrueuses, croit lui trouver une complicité dans la conspiration de Pison, en 65, et lui envoie l'ordre de se tuer. Cette mort, si ferme et si courageuse, a été racontée par Tacite dans une des plus belles pages de ses *Annales*. (1)

* * *

Sénèque, on le sait, est stoïcien. Le fondateur du stoïcisme est Zénon, philosophe grec du IV^e siècle avant J.-C. Pour Zénon et ses disciples, l'être se compose de deux principes : la matière ou principe passif, et la qualité ou principe actif, ces deux principes étant considérés comme corporels et inséparables l'un de l'autre. L'univers est le principe passif ; Dieu est le principe actif. Conçu comme un souffle igné, Dieu irradie de son centre primordial situé quelque part dans l'éther et pénètre l'univers, auquel il s'unit intimement pour le constituer. Dans l'homme, le souffle divin, l'émanation divine est l'âme qui, elle aussi, rayonne de son siège principal et pénètre tout le corps. Le souffle divin est répandu plus largement et plus profondément dans les astres et en fait comme des divinités inférieures. Telle est, en quelques mots, l'idée que les stoïciens se font de Dieu, du monde et de l'homme.

(1) TACITE, *Ann.*, xv, 60-64.

De cette conception panthéiste résulte l'universelle parenté des êtres et des choses, qui est un des dogmes essentiels du stoïcisme. De plus, l'âme, étant une émanation divine, tend nécessairement vers le bien, vers la vertu. Seul, le bien moral est le bien ; seul le mal moral est le mal ; les autres choses, telles que la maladie, la pauvreté, la richesse, etc., ne sont ni des maux ni des biens : ce sont des choses indifférentes, *indifferentia*.

Après Zénon, le stoïcisme évolua, et, à l'époque de Sénèque, il avait, pour ainsi dire, abandonné dans son enseignement la métaphysique et la logique pour ne plus s'occuper que de la morale. Encore cette morale est-elle avant tout pratique ; elle s'embarrasse fort peu de théorie ; le but qu'elle se propose est la science de la vie, et les moyens qu'elle emploie sont la prédication et la direction. La philosophie ainsi comprise est presque une religion. Le stoïcisme du temps de Sénèque, que l'on appelle le néo-stoïcisme, est bien, en effet, une religion, et, avant que le christianisme fût venu proclamer à Rome le message de foi, d'espérance et de charité, c'est le néo-stoïcisme surtout qui soutenait les âmes et leur donnait courage et dignité dans un siècle d'effroyable abaissement moral. Dédain des honneurs, défiance de soi, examen de conscience, élan de l'âme vers le bien, joies de la conversion et de l'apostolat, ne sont-ce pas là quelques-unes des manifestations les plus caractéristiques du sentiment religieux en général ? Or, nous les trouvons précisément dans le néo-stoïcisme et aussi, il faut l'ajouter, dans la plupart des autres doctrines philosophiques de l'époque.

Mais mon but n'est point de traiter du stoïcisme en général, ni même du stoïcisme de Sénèque en particulier. Mon but, je l'ai dit au commencement, est d'étudier le moraliste chez Sénèque. Après ces indications générales, qui m'ont semblé nécessaires, j'en viens donc au moraliste, que je laisserai le plus souvent parler lui-même. Je dois avouer que je choisirai délibérément les passages où sont mis en lumière les plus beaux principes de sa morale ; la place me manque pour en exposer les imperfections ou les défauts. Je désire surtout, comme je l'ai déjà dit, montrer ce qu'elle a d'admirable encore de nos jours. Je parlerai d'abord de la morale individuelle, puis de la morale sociale de Sénèque ; ensuite, de son attitude devant la mort et devant Dieu.



Nous l'avons vu, la grande chose pour Sénèque, c'est la vertu, c'est de travailler à cultiver l'âme ou la raison, ce qui revient au même, la raison étant, aux yeux des stoïciens, l'expression la plus sublime de l'âme. Sénèque ne cache pas le mépris où il tient le corps. Créant entre le corps et l'âme un dualisme qu'ignorait Zénon, il les oppose constamment l'un à l'autre : le corps est une « prison », une « demeure passagère », une « enveloppe », un « poids » ; il l'appelle même, comme les chrétiens, la « chair ».

Le corps est un supplice pour l'âme et un poids qui la retient attachée, si la philosophie ne la vient soulager en lui découvrant les secrets de la nature et en la faisant passer de la terre au ciel... Le sage et celui qui aspire à la sagesse, quoiqu'ils soient attachés à leurs corps, ne laissent pas de s'en échapper quelquefois par la meilleure partie et d'élever en haut toutes leurs pensées... Ils s'accommodent aux choses de la terre, sachant bien qu'on leur en réserve de meilleures autre part. Je suis trop grand et destiné à des choses trop grandes pour me rendre esclave de mon corps ; je ne le regarde que comme une prison dont je suis environné. (*Ep.*, 65, 16-21). (1)

Il faut donc négliger son corps et travailler au perfectionnement de sa raison :

Le bonheur suprême de l'homme consiste dans la perfection de sa raison : elle seule n'avilit pas l'homme, elle seule se tient ferme contre la fortune. Dans quelque état que l'homme se trouve, s'il la conserve, elle lui sert de sauvegarde... Celui qui possède une âme vertueuse est égal aux dieux : il tend vers les cieux d'où il se souvient d'être descendu. Ce grand tout dans lequel nous sommes contenus, ne fait qu'un avec Dieu dont nous sommes les compagnons et les membres. Notre âme est assez vaste pour le contenir ; son essor pourrait l'élever au ciel, si les vices ne la ramenaient vers la terre. La nature, en donnant à l'homme une position droite, une tête levée vers les cieux, lui a donné une âme capable de s'étendre autant qu'elle veut, de vouloir les mêmes choses que la divinité... Si c'était par une vertu étrangère qu'elle s'élevât en haut, ce serait un travail pénible d'aller au ciel ; mais elle ne fait qu'y retourner : cette route une fois trouvée, elle y marche avec assurance, elle méprise tout ce qu'elle rencontre sur la route, elle ne jette pas même un coup d'œil sur l'or et l'argent, ces métaux dignes des ténèbres où la nature les avait plongés ; elle ne les apprécie pas d'après ce vain éclat qui frappe les yeux des ignorants ; elle sait qu'on les a trouvés

(1) *Ep.* = *Épîtres à Lucilius*.

dans la fange, où notre cupidité les a démêlés pour les déterrer ; elle sait que les richesses sont placées ailleurs que dans l'endroit où on les dépose, que c'est l'âme qui doit être remplie et non le coffre. (*Ep.*, 92, 2, 30-31.)

Ce travail de perfectionnement moral ne se fait pas sans difficulté. Il y a des luttes à soutenir contre les vices auxquels nous sommes tous sujets, quoique nous ayons l'étincelle divine en nous. Pour que cette lutte soit utile et efficace, il faut avoir une exacte connaissance de l'ennemi que l'on a à combattre.

La connaissance de ses fautes est le commencement de la guérison. (*Ep.*, 28, 9.) La plus grande puissance est de commander à soi-même. (*Ep.*, 113, 30.)

Un des meilleurs moyens de se guérir, c'est de se retirer dans la solitude et de se livrer à la méditation :

Le but que vous devez vous proposer en vous retirant loin des hommes, ce n'est pas de les faire parler de vous ; c'est de vous entretenir avec vous-même. Et Sénèque ajoute : Que fais-je dans la solitude ? Je soigne mon ulcère. (*Ep.*, 68, 6 et 8.)

Ce travail d'introspection, il faut s'y livrer constamment. Sénèque propose même un examen de conscience quotidien. Il écrit :

C'était la pratique de Sextius (1) : à la fin de la journée, retiré dans sa chambre à coucher, il faisait subir à son âme un interrogatoire : « De quel défaut, disait-il, t'es-tu guérie aujourd'hui ? Quelle passion as-tu combattue ? en quoi vaux-tu mieux ? » Est-il rien de plus louable, continue Sénèque, que cette coutume de repasser ainsi sa journée ? Quel sommeil que celui qui succède à cet examen ! J'exerce de même sur moi cette fonction, et je plaide tous les jours à mon propre tribunal. Quand la lumière est emportée, quand ma femme, instruite de ma pratique, garde le silence, je passe en revue ma journée ; je reviens sur toutes mes paroles et mes actions ; je ne me cache rien ; je ne me pardonne rien. Eh ! pourquoi craindrais-je d'avouer mes fautes, lorsque je puis me dire : Prends garde de recommencer, je te le passe pour cette fois. Tu as montré trop d'opiniâtreté dans cette dispute. Ne te mesure plus désormais avec des ignorants ; on ne veut point apprendre, quand on n'a jamais appris. Tu as repris tel homme avec plus de liberté que

(1) Philosophe romain de l'époque d'Auguste. Voy., sur Sextius et son école, ANDRÉ OLTRAMARE, *Les origines de la diatribe romaine*, 1926, p. 153-189.

tu ne devais : tu l'as choqué, au lieu de le corriger. Songe à l'avenir moins si ce que tu dis est vrai, que si celui à qui tu parles est capable d'entendre la vérité. (*De la colère*, III, 36).

Cette lutte que préconise Sénèque contre le mal est pénible sans doute ; elle est rude. Mais elle a sa récompense : la vertu donne à l'âme des joies autrement profondes que celles que procurent les passions :

Les plaisirs mauvais traînent après eux le repentir. Ils ne sont pas durables ; ils ne nous restent point fidèles : même s'ils ne nous nuisent pas, ils sont fugaces. Seule, la vertu nous donne une joie constante, sans mélange... Les autres joies ne remplissent point le cœur ; elles ne font que dérider le front. (*Ep.*, 27, 2-3, et 23, 3.)

*
*
*

L'homme ne vit pas pour lui-même. C'est une idée chère aux stoïciens, et par conséquent à Sénèque, que tous les hommes forment entre eux une grande famille. C'est déjà, si l'on veut, l'internationalisme, mais l'internationalisme fondé sur l'amour :

Nous sommes les membres d'un vaste corps. La Nature, en nous formant des mêmes principes et pour la même destination, nous a fait naître frères ; c'est elle qui nous a inspiré une affection mutuelle et qui nous a rendus sociables. Ayons donc toujours dans le cœur et dans la bouche ce vers [de Térence] : Je suis homme ; rien de ce qui touche l'homme ne m'est indifférent. (*Ep.*, 95, 52-53.)

Ailleurs il dit encore :

Ce n'est pas pour un coin de terre que je suis né ; le monde entier, voilà ma patrie. (*Ep.*, 28, 4.)

Sénèque semble lui-même être pénétré de cette idée, quoiqu'on ait pu parfois lui reprocher d'avoir une morale aristocratique et de penser surtout à une élite. Il y a un apôtre chez Sénèque :

Si je suis heureux d'apprendre, c'est pour instruire les autres. Et aucune chose ne me procurera de joie, quelque excellente et salutaire qu'elle soit, si je dois être seul à la savoir. Si l'on me donnait la sagesse sous la condition de la tenir cachée, je refuserais. Il n'y a aucun bien dont la possession soit agréable, quand on n'a personne avec qui la partager. (*Ep.*, 6, 4.)

Il dit encore :

Le droit chemin que je n'ai connu que tard et fatigué de mes courses errantes, je le montre aux autres. Je leur crie : Evitez tout ce qui plaît à la foule, tout ce que donne la fortune. Vous y voyez des présents ? Ce sont des pièges. (*Ep.*, 8, 3.)

Parler ainsi, c'est affirmer la nécessité de l'amour entre les hommes. Sénèque y insiste :

Si vous voulez être aimé, commencez par aimer. (*Ep.*, 9, 6.) Si vous n'avez pas d'autres raisons de faire des progrès dans le chemin de la sagesse, faites-en du moins pour apprendre à aimer. (*Ep.*, 35, 1.)

Sur l'amitié, en particulier, Sénèque a de belles et profondes pensées :

Cette amitié vraie, que ne rompt ni l'espérance, ni la crainte, ni le souci des avantages personnels, cette amitié avec laquelle on meurt, pour laquelle on meurt. (*Ep.*, 6, 2.)

Pourquoi désirer un ami ?

Pour avoir quelqu'un au chevet duquel, quand il est malade, on aille s'asseoir, quelqu'un qu'on puisse délivrer quand il est environné d'ennemis. Celui qui n'a en vue que lui-même et qui ne recherche l'amitié que dans cette intention, a des pensées mauvaises. Il finira comme il a commencé ; il s'est procuré un ami qui puisse lui porter secours contre les fers : dès que les chaînes seront brisées, il disparaîtra... Etes-vous prospères ? une foule d'amis vous entoure ; êtes-vous précipités du faite où vous étiez ? c'est la solitude... Pourquoi rechercher un ami ? afin d'avoir quelqu'un pour qui mourir. (*Ep.*, 9, 8-10.)

Sénèque va plus loin encore. Il prend la défense d'une classe d'hommes, que l'on méprisait dans l'antiquité et qu'on ne considérait trop souvent que comme des bêtes de somme : les esclaves. Il a écrit sur eux une page d'un souffle élevé et d'une généreuse inspiration, qui est justement célèbre, et où il s'adresse à son ami Lucilius :

J'ai été heureux d'apprendre par ceux qui viennent d'auprès de toi, que tu vis familièrement avec tes esclaves : cela est digne d'un homme sage et savant comme tu l'es. On dira : Quoi ? ce sont des esclaves ! Non, ce sont des hommes ! Ce sont des esclaves. Non, plutôt des camarades (1) ! Des esclaves. Non, mais plutôt d'humbles amis. Des esclaves ! Non, mais plutôt des compagnons d'esclavage, si vous considérez que nous sommes également sujets au pouvoir de la Fortune. C'est pourquoi je me ris de ceux qui tiennent qu'il est déshonorant de manger à la même table que son esclave... On se sert d'un proverbe qui conduit à une pareille arrogance : « Autant de valets, autant d'ennemis. » Ils ne sont pas nos ennemis, mais nous faisons qu'ils le deviennent. Je ne parle point de l'inhumanité dont nous usons à leur égard, les traitant comme

(1) Le mot latin (*contubernales*) signifie exactement « soldats logeant sous la même tente ».

des bêtes et non comme des hommes. Je dirai seulement que, quand nous sommes à table, l'un essuie les crachats, l'autre, tout courbé, ramasse ce que des gens pleins de vin ont laissé tomber à terre ; l'autre coupe le gibier et le met en pièces, trouvant adroitement la jointure des ailes et des cuisses... Ne songez-vous pas que celui que vous appelez votre esclave tire son origine d'une semblable semence, qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt de même que vous. Je ne veux point me jeter dans un champ qui serait trop vaste et traiter de l'usage que l'on doit faire des esclaves, envers lesquels certainement nous nous montrons trop arrogants, injurieux et cruels. Je dirai pourtant mon avis en deux mots : vivez avec votre inférieur, comme vous voudriez que votre supérieur vécût avec vous. (*Ep.*, 47, 1-11.)

Il est impossible d'épuiser ici toute la morale sociale de Sénèque. Ce sujet vaudrait la peine, comme ceux dont il a été question jusqu'ici, d'être traité à fond et pour lui-même. Je continue donc à faire un choix. Voyons, par exemple, quelle doit être, dans la pensée du moraliste romain, l'attitude de la société vis-à-vis de ceux qui lui nuisent. Faut-il punir les criminels ou, d'une façon générale, ceux qui font le mal ? Oui, sans doute. Mais dans quel esprit ? C'est ici, en particulier, que l'opinion de Sénèque est intéressante et vaut la peine d'être étudiée. Il écrit :

La loi, en punissant les injures, s'est proposé trois buts, auxquels le souverain doit tendre pareillement : c'est ou de corriger le coupable, ou de rendre les autres meilleurs par l'exemple de son châtimement, ou de rendre la sécurité aux citoyens, en retranchant les méchants de la société. Vous corrigerez plus facilement les coupables par un châtimement plus doux : on observe mieux sa conduite, quand on y trouve encore quelque chose d'intact ; on n'épargne plus son honneur, lorsqu'il est totalement perdu... Quant aux mœurs publiques, la modération dans les châtimements est plus propre à les corriger. La multitude des coupables accoutume à le devenir ; la flétrissure est moins sensible, quand elle est plus commune : la sévérité même perd son principal avantage ; sa continuité la rend moins imposante. La clémence du souverain rend les fautes plus honteuses ; et la punition paraît bien plus grave, quand elle est infligée par un juge porté à la douceur. (*De la clémence* I, 22, 1-3.) (1)

Sénèque revient encore ailleurs sur cette idée que la punition doit servir à guérir le coupable :

Il vaut mieux remettre dans sa route un homme qui s'égare, que de le chasser avec brutalité. Il faut donc corriger celui qui pêche, soit

(1) Il peut être intéressant de remarquer que le traité *De la clémence*, d'où est tiré ce passage, est dédié à Néron.

par les remontrances, soit par la force, soit avec douceur, soit avec sévérité ; il faut le rendre meilleur tant pour lui-même que pour les autres, je ne dis pas sans châtiments mais sans colère. Quel médecin, en effet, se met en colère contre son malade ? (*De la colère*, I, 14, 3 à 15, 1.)

Les châtiments ne sont à mes yeux que des remèdes. (*Ibid.*, I, 16, 1.)

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que Sénèque n'envisage la peine de mort que quand le mal est invétéré chez un homme, que son unique motif de faire le mal est le plaisir de le faire ; et que la corruption est tellement enracinée en lui qu'elle ne peut disparaître qu'avec lui.

Il est une autre question encore sur laquelle Sénèque a exprimé une opinion singulièrement juste et profonde, qui n'a rien perdu, hélas ! de son actualité : je veux dire la guerre. On sait qu'il s'est élevé, lui Romain, contre les jeux de gladiateurs. A plus forte raison, la guerre lui répugne-t-elle. Les grands conquérants, les « verseurs » de sang, il les compare à des bêtes fauves. Il a composé tout un traité sur la clémence, qu'il a dédié à Néron, comme nous l'avons vu plus haut. Le prince suivant son cœur est celui qui est clément et ne verse pas le sang. Dans une de ses tragédies, il fait dire à un de ses personnages :

Quiconque exerce paisiblement le pouvoir et, maître de la vie d'autrui, conserve des mains innocentes et ne souille pas de sang l'empire qu'il gouverne, va au ciel après une longue vie heureuse, ou descend, heureux, dans l'Elysée où règne la joie pour y exercer les fonctions de juges. O vous, qui que vous soyez, qui réglez, abstenez-vous de répandre le sang humain : vos crimes sont jugés plus sévèrement que ceux des autres hommes. (*Hercule furieux*, 739 sqq.)

Pour bien apprécier les jugements de Sénèque sur la guerre, il convient de se rappeler qu'il est Romain, c'est-à-dire d'une des nations les plus militaires, les plus militaristes, les plus impérialistes de l'antiquité. On n'en admirera que davantage l'énergique hardiesse du passage suivant, écrit vers la fin de sa vie :

La démente ne règne pas chez les seuls particuliers ; elle s'est emparée de nations entières. Nous punissons les homicides et les meurtres particulier : mais les guerres, mais les crimes commis contre des nations sont glorieux ! Des crimes sont autorisés par des décrets du Sénat et la volonté du peuple ; on commande à la nation ce qu'on défend aux citoyens. Des actions punies de la peine capitale quand elles se commettent en secret, obtiennent la louange quand ceux qui les font sont revêtus de l'uniforme de général. Des hommes, les plus doux des êtres

se plaisent à s'entr'égorger, à se faire des guerres, à les transmettre par héritage à leurs enfants, tandis que la paix règne entre les bêtes sauvages privées du don de la parole. (*Ep.*, 95, 30-31.)

* * *

Telle est l'attitude de Sénèque devant quelques-uns des problèmes que posent la vie et la société humaines. Voyons maintenant quelle est son attitude devant le problème angoissant de la mort. Il s'en est toujours occupé et préoccupé. Gaston Boissier a dit avec raison que « la philosophie de Sénèque n'est en grande partie qu'une *préparation à la mort* ». Dans presque tous ses ouvrages, il lutte contre la crainte de la mort, ce qui contribue à leur donner un accent de gravité profonde. Cette préoccupation s'accroît encore chez lui des nécessités tragiques d'un siècle comme celui de Caligula et Néron, où le caprice d'un prince, qui n'est trop souvent qu'un monstre d'arbitraire et de cruauté, peut brusquement précipiter n'importe qui dans la mort. La crainte de la mort, remarque Sénèque, empoisonne la vie ; il faut s'y préparer par la méditation philosophique ; c'est l'affaire de toute la vie :

Toute la vie, il faut apprendre à mourir. (*De la brièveté de la vie*, 7, 4.) C'est une chose importante, et qu'il faut du temps pour apprendre, que de s'en aller avec résignation quand arrive l'heure inévitable. (*Ep.*, 30, 4.)

Mais comment apprendre à mourir ? D'après Sénèque il faut s'habituer à voir la mort telle qu'elle est :

Elle n'est point une punition, mais comme une *loi de la nature* (1). (*Consolation à Helvie*, 13, 3.)

S'adressant à la mort elle-même, il lui dit :

Enlève tout cet appareil sous lequel tu te caches et terrifies les insensés : tu es la mort, cette mort que dernièrement a méprisée mon esclave. (*Ep.*, 24, 14.)

D'ailleurs, ne mourons-nous pas tous les jours ?

Ce n'est pas la mort, mais la pensée de la mort que nous craignons. (*Ep.*, 30, 17). Disons-nous souvent : Il faut mourir. (*Questions naturelles*, VI, 32, 12.)

(1) Nous avons ici, pour le dire en passant, un des nombreux exemples de cette flagrante opposition qui existe entre la doctrine de Sénèque et le dogme chrétien, opposition qui ruine complètement la légende, si longtemps populaire, d'un Sénèque chrétien. Cf. saint Paul, *Epître aux Romains*, VI, 23.

Ainsi nous arriverons à ne pas craindre la mort :

C'est une bien petite chose que la vie de l'homme, mais c'est une grande chose que le mépris de cette vie. (*Ibid.*, VI, 32, 4.)

Sénèque a joint l'action à la parole ; il s'est efforcé de se préparer à la mort :

Je dis à part moi : « Tout ce que nous avons témoigné jusqu'ici par nos paroles ou nos actions n'est encore rien ; ce ne sont que des talents d'esprit légers et trompeurs. C'est à la mort que je verrai le profit que j'aurai fait ; c'est pourquoi je me prépare sérieusement à ce jour-là, auquel je pourrai juger, sans nulle obscurité, si j'ai eu la vertu sur les lèvres ou dans le cœur, et si tant de paroles hardies que j'ai prononcées contre la Fortune n'étaient point des productions de la vanité et de la dissimulation... Examine toute ta vie, et tu trouveras qu'il n'y a que la mort seule qui puisse juger de ce que tu es. Oui, je le dis, les discussions, les doctes conversations et les préceptes des sages ne sont pas une preuve de la force de l'âme ; les plus timides parlent quelquefois hardiment ; on connaîtra par quel ressort tu auras agi, lorsque tu rendras l'esprit : j'accepte volontiers cette condition, je n'appréhende point ce jugement (*Ep.*, 26, 5-6.) (1).

Ces belles et fermes pensées, cette attitude courageuse proviennent-elles de la croyance à l'immortalité ? On serait tenté de le croire. Sénèque ne dit-il pas quelque part :

Lorsque arrivera le jour qui doit séparer ce mélange de divinité et d'humanité, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé et je me rendrai chez les dieux... Cette vie mortelle n'est que le prélude d'une vie plus longue et plus fortunée. Tout l'espace qui s'écoule depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse n'est qu'une préparation pour un autre enfantement de la nature. Une autre origine, un autre ordre de choses nous attend ; nous ne sommes encore en état de soutenir que de loin la splendeur du ciel... Ce que vous redoutez comme le dernier de vos jours est celui de votre naissance à la vie éternelle. (*Ep.*, 102, 22-26).

C'est bien là, semble-t-il, l'affirmation de l'immortalité. Mais, en réalité, Sénèque n'est pas toujours aussi affirmatif. A côté de pages comme celle que je viens de citer, d'une inspiration presque chrétienne, il y en a d'autres où il exprime son incertitude, d'autres même où il présente la mort comme la fin de tout. Ne nous étonnons pas de ces contradictions : elles sont assez fréquentes chez

(1) Nous avons vu plus haut que Sénèque a tenu parole et qu'il est mort avec courage et sérénité.

Sénèque. D'ailleurs, on chercherait vainement chez lui, comme chez les autres philosophes grecs et romains, cette sereine certitude avec laquelle les apôtres de Jésus-Christ parlent des espérances éternelles, et quand Sénèque traite de l'immortalité, c'est, suivant sa propre expression, comme d'un « joli rêve » propre à le consoler.

*
* *

J'arrive maintenant à la dernière partie de cette étude : quelle idée Sénèque se fait-il de Dieu et des devoirs de l'homme envers Dieu ? (1) Sénèque — c'est du moins l'impression qui, pour moi, se dégage de la lecture de ses œuvres — a une âme religieuse. Il a, à un haut degré, le sens de l'infini, du mystère, du divin. Il y a de lui, sur la nature et la grandeur et les lois mystérieuses de la nature, de bien belles pages empreintes d'émotion et de poésie, par exemple celle-ci :

L'univers, lorsque pendant la nuit il répand tous ses feux, lorsqu'on voit briller cette multitude d'étoiles de tous côtés, ne fixe-t-il pas tous les regards ? Voyez comment tous ces astres roulent au-dessus de votre tête, comment leur mouvement rapide se déguise sous l'apparence de l'inaction et de l'immobilité ! combien d'effets produits par cette nuit qui ne nous sert qu'à compter et à distinguer les jours ! quelle foule d'événements s'y développent en silence ! quelle immense suite de destinées fait éclore un terme marqué ! Tous ces corps de feu, qui ne paraissent à vos yeux qu'une belle décoration, sont tous en action. Car ne croyez pas qu'il n'y en ait que sept en mouvement et que les autres soient attachés à la voûte céleste ; nous n'apercevons les révolutions que d'un petit nombre d'entre eux, mais il y a d'autres divinités (2) innombrables qui vont et viennent sans cesse à des distances infinies de notre vue ; et, même parmi celles qui nous permettent de les voir, la plupart ont une marche inconnue et nous cachent leurs révolutions. (*Des bienfaits*, IV, 23, 2-4.)

Ne sent-on pas, même à travers l'imperfection de la traduction, ce qu'il y a de vraie poésie, ce qu'il y a de sens du mystère des mondes dans un morceau comme celui qu'on vient de lire ?

(1) Ou *les dieux*, car, tout en croyant à un Dieu, créateur et monarque de l'univers, les stoïciens admettaient, comme une concession aux croyances populaires, les dieux du polythéisme, qu'ils considéraient, ainsi que les astres, comme des sortes de divinités inférieures.

(2) Les astres. Voyez la note précédente sur *les dieux*.

On le voit, Sénèque a certainement le sens du grand et du mystère. On ne s'étonnera pas qu'il ait beaucoup parlé de Dieu. Sans doute, pour lui comme pour tous les stoïciens, la divinité se confond, ainsi que j'ai tenté de le montrer plus haut, avec l'univers auquel elle s'incorpore pour le constituer ; sans doute, dans sa pensée, Dieu c'est tout à la fois le Créateur, la Providence, le Destin, la Nature ; sans doute, en un mot, sa conception stoïcienne de Dieu est celle d'un Dieu impersonnel. Mais son sens religieux est tel qu'il ne peut se contenter, pour ainsi dire, du vague de cette impersonnalité, que son cœur, sinon son intelligence, sent souvent le besoin de quelque chose qui ne soit pas une froide conception de l'esprit, et qu'il en arrive parfois à parler de Dieu comme d'un être personnel, vivant, infiniment bon, agissant en dehors de nous et en nous, ayant pour les hommes, ses enfants, un amour de père, si bien qu'involontairement certaines de ses paroles nous font penser à l'Évangile. Quelques citations le prouveront.

Nous n'avons, estime Sénèque, qu'une connaissance imparfaite de la nature ; nous ne pénétrons que dans le vestibule du temple ; Dieu seul en connaît le sanctuaire.

Dieu n'est pas seulement l'omniscience. Il nous suit dans notre vie quotidienne ; il est le témoin de nos actes :

Vis avec les hommes comme si Dieu te voyait (*Ep.*, 10, 5.) (1).

Mais il fait plus, il nous soutient et nous fortifie :

Dieu est près de toi, il est avec toi, il est en toi. Oui, un souffle sacré (2) est en nous, observateur de ce que nous pensons et faisons, soit bien soit mal. Homme de bien, nul ne peut l'être sans Dieu. C'est lui qui nous inspire les pensées magnifiques et sublimes. Il y a certainement un Dieu dans tout homme de bien ; mais quel est ce Dieu ? nul ne peut le dire. Si vous passez dans une forêt peuplée de vieux arbres d'une hauteur extraordinaire, dont les branches, étendues les unes sur les autres, vous dérobent la vue du ciel, la hauteur de ces arbres, le silence du lieu, et cette ombre si vaste et si épaisse au milieu de la plaine, vous font connaître qu'il y a un Dieu... Si vous remarquez un homme intrépide dans les dangers, invincible aux plaisirs, heureux dans l'adversité, tranquille au milieu de la tempête et qui voit les hommes au-dessous de lui et les dieux à ses côtés, n'aurez-vous point quelque vénération

(1) Cette phrase pourrait peut-être signifier aussi : « Vis avec les hommes dans la pensée que Dieu te voit. »

(2) Allusion à l'âme qui, nous l'avons vu plus haut, est une émanation du feu divin.

pour lui? Ne direz-vous pas : cela est trop grand et trop relevé pour que rien de semblable se puisse trouver dans un si petit corps? Une force divine lui est venue d'en haut. Une chose si grande ne saurait subsister sans l'assistance de quelque divinité. (*Ep.*, 41, 2 sqq.)

Dieu ne se contente pas de nous fortifier, il nous protège :

L'on est sûr de la protection des dieux, quand on est en paix avec soi-même. (*Ep.*, 110, 1.)

Et là-dessus Sénèque cite, en paraissant la faire sienne, l'opinion de certains philosophes qui assignent à chaque homme un dieu pour surveillant, nous dirions de nos jours un ange gardien.

Il est un caractère de la Divinité sur lequel Sénèque insiste beaucoup : celui de la providence. Il a même écrit sur ce sujet un de ses traités philosophiques intitulé : *De la Providence* ou *D'où viennent les malheurs aux gens de bien s'il y a une Providence ?* Dans son traité *Des bienfaits*, d'une composition malheureusement si indigeste mais qui contient des beautés de premier ordre, il dit entre autres :

Lors du premier établissement des choses, quand les dieux disposaient toutes les parties de l'univers, ils s'occupèrent aussi de nous, et l'homme ne fut point un objet indigne de leurs soins. Ne croyons donc pas qu'ils ne parcourent les espaces que pour eux-mêmes, ou pour étaler leur ouvrage ; nous faisons nous-mêmes partie de cet ouvrage... L'ordre de l'univers prouve assez que le bonheur de l'homme n'a pas été le dernier soin des dieux. (*Des bienfaits*, VI, 23.)

Mais, pour la question qui nous occupe, je ne saurais mieux faire que d'emprunter quelques citations au traité *De la Providence* :

L'homme de bien ne diffère de Dieu que par la durée ; il est son disciple, son rival (1), son véritable fils : mais cet auguste père, inflexible sur la pratique des vertus, élève rudement ses enfants ; c'est un père de famille sévère. Lors donc que vous verrez des hommes vertueux et agréables à la divinité travailler, suer, se fatiguer, tandis que les méchants nagent dans la joie et la volupté, songez que nous voulons de la retenue dans nos enfants, tandis que nous permettons la licence à ceux de nos esclaves. Ainsi Dieu n'élève pas l'homme de bien dans la mollesse ; il l'éprouve, il l'endurcit, il le prépare pour lui-même. (*De la Providence*, 1, 5-6.)

(1) Nous voyons encore ici un exemple de ces différences foncières qui, malgré une ressemblance superficielle, séparent la doctrine de Sénèque de celle du christianisme.

Dans un autre passage du traité *De la Providence*, Sénèque dit encore :

Voyez quelle différence entre l'amour des pères et celui des mères pour leurs enfants ! Les premiers les arrachent impitoyablement au sommeil pour les appliquer de bon matin à l'étude ; ils ne les laissent pas oisifs même les jours de vacances ; ils aiment à les voir en sueur et quelquefois à voir couler leurs larmes. La mère, au contraire, les réchauffe dans son sein ; elle veut qu'ils se reposent à l'ombre, qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les chagrine pas, qu'on écarte d'eux la fatigue. Dieu a pour l'homme de bien un cœur de père, une affection mâle et vigoureuse. Qu'il s'exerce, dit-il, à la douleur et aux pertes ! C'est ainsi qu'il acquerra la véritable force. Un bonheur soutenu ne résiste à aucune attaque, mais l'habitude de lutter avec le malheur rend l'homme insensible et invulnérable : tombe-t-il ? il combat à genoux. (*De la Providence*, 2, 5-6.)

La bonté divine s'exerce même à l'égard des méchants :

Semblables à de tendres pères, les dieux ne cessent de combler de leurs bienfaits ceux-là mêmes qui en méconnaissent les auteurs ; ils répartissent également leurs dons sur les nations et les peuples : doués de la seule puissance de faire le bien, ils versent à propos les pluies sur la terre, ils indiquent le temps par le cours des astres, ils adoucissent la rigueur des hivers et des étés par les haleines des zéphirs, ils supportent, paisibles et propices, les égarements des mortels infortunés. (*Des bienfaits*, VII, 31, 4.)

Quelle devra être l'attitude de l'homme envers une divinité qui l'entoure de sa protection, qui lui prodigue les preuves de sa providence et de sa bonté ? Puisque Dieu aime l'homme, l'homme peut donc lui adresser des requêtes. Dans un passage de son traité *Des bienfaits*, où il s'élève contre la conception épicurienne d'un Dieu égoïste et indifférent au sort de l'humanité, Sénèque s'écrie :

Ceux qui raisonnent ainsi n'entendent donc pas les voix suppliantes des mortels, ni cette multitude de vœux publics et particuliers adressés aux dieux, de toutes parts, les mains étendues vers le ciel ? Comment les hommes se seraient-ils accordés dans ce délire universel d'invoquer des divinités sourdes, des dieux impuissants, s'ils n'avaient éprouvé de leur part des bienfaits ? (*Des bienfaits*, IV, 4, 2.)

L'homme ne devra pas s'en tenir à des requêtes. Puisque Dieu est plein de bonté, l'homme devra lui marquer et sa reconnaissance et son adoration. Mais comment l'adorera-t-il ? ou plutôt

où l'adorera-t-il ? Sera-ce dans des temples ? Non, répond Sénèque, les temples ne sont point nécessaires :

Le monde entier, voilà le temple des dieux immortels, le seul digne de leur grandeur et de leur magnificence. (*Des bienfaits*, VII, 7, 3.)

Il va même plus loin. Ne croirait-on pas entendre la voix d'un chrétien dans le fragment suivant d'une œuvre perdue, fragment que nous a conservé Lactance (*Institutions divines*, VI, 25, 3) :

Ce n'est point par des sacrifices et des flots de sang qu'il faut honorer Dieu, mais par une âme pure, par une volonté bonne et vertueuse. Ce ne sont pas des temples qu'il faut lui élever en amassant pierres sur pierres : C'est dans son propre cœur que chacun doit lui bâtir un temple.

Je viens d'écrire le mot : chrétien ; en effet, cette idée si élevée de la religion ne fait-elle pas penser à saint Paul écrivant aux chrétiens de Corinthe : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » (I Cor. III, 16.)

*
* *

Il est temps de terminer et de conclure. Je n'ai présenté qu'un des côtés de la personnalité de Sénèque, en parlant du moraliste, et, même en restreignant ainsi le sujet, je n'ai fait que l'effleurer. Mais cette étude, si superficielle qu'elle ait été forcément, et surtout les citations que j'ai faites auront prouvé, je l'espère, que je n'avais peut-être pas tort de dire, en commençant, que les anciens ne sont pas si loin de nous qu'on se plaît parfois à le croire et qu'ils ont encore quelque chose à nous apprendre. Cela est vrai en particulier de Sénèque qui, si j'ose ainsi parler, est un des plus « modernes » parmi les anciens. Voici, en effet, pour me résumer, ce que nous ont appris les pages que nous venons de feuilleter, comme en courant, dans l'œuvre considérable du grand moraliste romain.

Méprisant son corps et les vanités passagères, l'homme doit tendre avant tout à son perfectionnement moral en apprenant à connaître ses défauts et ses vices et à s'en corriger.

Membre d'un vaste corps, qui est le monde entier, l'homme ne saurait vivre pour lui seul : il appartient à l'humanité ; l'amour doit être le lien qui unit les hommes entre eux.

Mortel, l'homme doit constamment penser à la mort et travailler, toute sa vie, à vaincre la crainte de la mort.

Objet de la providence divine, l'homme doit marquer à la Divinité une reconnaissance et une adoration qui s'expriment non par des témoignages extérieurs, mais par les dispositions profondes de son être moral.

L'idéal, on le voit, est grand et élevé. Il mérite d'arrêter l'attention dix-neuf siècles encore après la mort de Sénèque. Si belle que soit cette morale, elle n'est évidemment pas parfaite. On peut reprocher à Sénèque de fonder sa morale sur un principe qui, si on l'analyse un peu profondément, se trouve être l'orgueil ; on peut lui reprocher d'être souvent inconséquent, par exemple de proclamer parfois la nécessité du secours divin et d'affirmer le plus souvent que l'homme peut se passer de ce secours ; on peut lui reprocher de méconnaître la faiblesse humaine et de proposer à l'homme un idéal moral qu'il ne saurait atteindre par ses propres forces ; on peut lui reprocher, enfin, quand il nous parle de Dieu, de rester dans les généralités, dans le vague, et, malgré plusieurs belles pages où vibre un sentiment vraiment religieux, de nous présenter un Dieu impersonnel, qui n'est guère qu'une abstraction philosophique parlant à l'intelligence bien plus qu'au cœur.

Tous ces reproches sont vrais, certes, mais ils s'adressent autant à la doctrine stoïcienne qu'à Sénèque lui-même. Aussi bien, n'insistons pas. Admirons ce qu'il y a de vraiment grand et de vraiment beau dans cette morale, et n'oublions pas qu'elle a aidé à vivre et à mourir, à une époque d'effroyable corruption, une élite de nobles âmes.

Sénèque était un homme : ne lui demandons pas plus que l'homme ne peut donner. Seul, un être divin a pu montrer tout le mal et apporter le remède parfait, d'une part en projetant une lumière impitoyable dans les retraites ténébreuses du cœur humain et de l'autre en révélant, sur une croix sanglante, l'ineffable mystère d'une Rédemption divine.

CHARLES FAVEZ.
